

tivité dont elles sont pourvues. Le cerveau, le cœur et l'estomac sont le triumvirat, le trépied de la vie; par leur union et leur concert merveilleux, ils pourvoient à la vie de chaque partie et à chaque fonction; ils sont enfin les trois principaux centres d'où partent le sentiment et le mouvement, et où ils reviennent après avoir circulé; car la santé se soutient par cette circulation constante. Les fonctions particulières, comme les sécrétions et les excréments, le mouvement musculaire, le sommeil et la veille, l'usage des sens internes et externes, sont subordonnés et doivent leur conservation aux trois causes générales précédentes. Toute fonction a, de plus, une manière de s'exécuter déterminée et symétrique. Dans chaque excréction, par exemple, il y a une force qui apprête, une autre qui travaille, une troisième qui évacue; après quoi l'organe reprend son premier état. Il y a trop loin des lois de la chimie et de la mécanique à celles de la nature vivante. De là la nécessité d'observer les phénomènes vitaux, d'étudier le génie de tous les organes, leur liaison, l'ordre des fonctions et le temps où elles s'exécutent, au lieu d'imaginer des explications physiques et chimiques. La santé est une modification de la vie, sujette à varier dans un sujet déterminé. Comme la santé n'est pas uniforme et constante, il n'en est pas non plus de parfaite, c'est-à-dire qu'il n'existe pas un état parfait des parties et de leurs mouvements; cet état est une conception de l'esprit, un idéal. La santé particulière dont chaque homme jouit, laquelle s'éloigne ou s'approche de la santé parfaite, selon l'action plus ou moins énergique de certains organes, donne la diversité des tempéraments. Par maladie, on doit entendre un dérangement dans les fonctions, dépendant de quelque vice organique, ou de l'action augmentée ou diminuée de quelque partie. Une fonction qui s'exécute avec une énergie capable de déranger les autres constitue déjà un état morbide. La digestion, par exemple, surtout une digestion laborieuse, ne diffère point d'un accès de fièvre ou du travail organique de la suppuration. Toute maladie, soit aiguë, soit chronique, peut être comparée aux fonctions d'une glande; un observateur attentif peut y remarquer un travail préparateur, un travail élaborateur et un travail excréteur. Toute fièvre dépend de l'inégale distribution des forces. En chaque maladie, il faut distinguer trois espèces de fièvres, correspondant aux trois temps de la maladie : la fièvre d'irritation produite par le travail préparateur; la fièvre de coction, produite par le travail élaborateur; enfin, la fièvre d'évacuation, produite par le travail excréteur et qui est la voie assez ordinaire par laquelle les maladies se terminent. Quelquefois ces trois temps, ou ces trois fièvres, gardent entre elles des intervalles assez égaux et assez longs pour qu'on puisse les distinguer; souvent aussi leur marche est inégale et confuse.

Les occupations incessantes de Bordeu, et la nécessité pénible d'une lutte continuelle contre des haines qui ne désarmaient pas, altérèrent sa santé. Il pensa à la retraite et s'occupa de réaliser sa fortune. Elle était bien humble pour un médecin qui avait pratiqué dans la plus haute société, parmi les riches malades des eaux et les plus hauts personnages de la capitale. Cet homme, accusé d'avoir volé des bijoux, put à peine réunir, pour la placer chez le banquier de la Borde, la somme de quatre-vingt mille francs. Peu de temps après, Bordeu éprouva des attaques de goutte irrégulières, quelques coups de sang. Un voyage aux eaux de son pays ne fit qu'aggraver cette affection, au lieu de la guérir. Enfin il succomba à une dernière attaque d'apoplexie le 23 septembre 1776; il n'avait que cinquante-quatre ans. La mort l'avait surpris dans son sommeil « comme si elle l'eût craint tout éveillé; » dirent les beaux esprits du temps. A la nouvelle de cette mort, Bouvard couronna ses calomnies par ce propos infâme : *Je n'aurais pas cru qu'il fût mort horizontalement.*

L'originalité de Bordeu est d'avoir compris la complexité des phénomènes vitaux, leur indépendance, leur irréductibilité; d'avoir repoussé le simplisme de toutes les théories qui considèrent les organes comme passivement soumis à un moteur extérieur, quel que soit ce moteur; d'avoir allié à l'idée de l'unité vitale celle de l'activité propre et spontanée des organes; enfin, de n'avoir pas cherché à substantier, à rapporter à un principe animique quelconque les rapports de finalité qu'il lisait au fond des actes organiques. « Bordeu, homme à imagination ardente et créatrice, dit M. Chaffard, pénétra dans l'idée de vie et de maladie plus avant que ceux de son temps, quoique confusément et à travers toutes sortes d'images. Il ne doua pas seulement les organes du sentiment et du mouvement général; il alla plus loin et vit qu'ils jouissent d'une vie propre, qu'ils s'établissent d'abord en départements plus ou moins étendus, pour ensuite constituer l'unité vivante. Il descendit ainsi dans l'étude infiniment délicate et variée de la vie et de ses formes, et avec un vif sentiment de réalité, que ses contemporains ne comprirent guère.

Les ouvrages de Bordeu ne sont pas remarquables par la méthode, par le plan; ils n'offrent pas un tissu bien serré; mais ils sont semés de vues originales, grandes, philosophiques (c'est l'expression de Bichat), qui s'em-

parent de l'attention et font réfléchir. « Bordeu, dit Broussais, est un de ces auteurs qu'il faut étudier. » Son style est clair et vif; c'est le style simple et souriant, si éminemment français, du siècle de Voltaire, qui repousse le mot savant formé du grec, la phrase grave, le ton doctoral, et qui accueille volontiers le trait malin, la comparaison ingénieuse et l'allusion piquante. Qu'on en juge par la manière dont Bordeu blâme l'abus de la saignée, trop préconisée par Chirac : « Je disais un jour à un de mes amis que le premier qui osa faire une saignée était un homme bien courageux, pour ne rien dire davantage. Mon ami fut étonné, et je lui demandai ensuite ce qu'il pensait de celui qui, s'étant aventuré pour la première fois à saigner un malade, le vit mourir, et cependant se détermina à saigner de même un autre malade, après avoir vu mourir le premier. » — « J'ai vu, dit-il ailleurs, un moine qui ne mettait point de terme aux saignées : lorsqu'il en avait fait trois, il en faisait une quatrième, par la raison, disait-il, que l'année a quatre saisons; qu'il y a quatre parties du monde, quatre âges, quatre points cardinaux. Après la quatrième, il en fallait une cinquième, car il y a cinq doigts à la main. A la cinquième, il en joignait une sixième, car Dieu créa le monde en six jours. Six ! il en faut sept; car la semaine a sept jours, comme la Grèce eut sept sages. La huitième sera même nécessaire, parce que le compte est plus rond. Encore une neuvième, quia... numero Deus impare gaudet. »

BORDEUR, EUSE s. (bor-deur, eu-ze). Ancienne forme du mot BRODEUR.

— s. f. Femme qui borde; se dit surtout de l'ouvrière qui borde les chaussons. *es : Une BORDEUSE de souliers. Une jeune BORDEUSE.*

BORDEYER v. n. ou intr. (bor-dé-é — rad. *bord*). Mar. L'ouvrier, gouverneur alternativement d'un côté et de l'autre, lorsque le vent est contraire : *Nous BORDEYERÂMES toute la nuit dans cette incertitude.* (De Retz.) V. BORDAILLER.

BORDIER, ÈRE adj. et s. (bor-dié, è-re) — rad. *bord*. Mar. Se dit d'un bâtiment qui a un bord plus fort que l'autre et qui incline de côté : *Un bâtiment BORDIER. Un BORDIER.*

— Se disait autrefois de celui dont les terres bordaient le grand chemin : *Un propriétaire BORDIER. Un BORDIER.*

BORDIER, ÈRE s. (bor-dié — rad. *borde*). Agric. Personne qui exploite une petite ferme. « Métayer, personne qui exploite une ferme à moitié fruits.

BORDIER, acteur français, mort en 1789. Il avait acquis une certaine réputation sur le théâtre des Variétés à Paris, par un jeu plein de naturel et de gaieté, lorsque la Révolution de 1789 éclata. Il en embrassa les principes avec enthousiasme, et, s'étant rendu à Rouen, il se mit à la tête d'un mouvement populaire. Arrêté et condamné par le parlement à être pendu, Bordier conserva jusqu'au dernier moment son sang-froid et son caractère bouffon. En 1793, sa mémoire fut réhabilitée à Rouen dans une fête publique.

BORDIER (Henri-Léonard), archiviste et archéologue, né à Paris en 1817. Tout en faisant son cours de droit, il suivit le cours de l'Ecole des chartes, et obtint presque en même temps les diplômes de licencié et de paléographe. Archiviste auxiliaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Bordier s'est fait connaître par les publications suivantes, qui montrent le savant doublé du travailleur : *Du recueil des chartes mérovingiennes, formant la première partie de la collection des chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France* (1850); *les Archives de la France, ou Histoire des Archives de l'empire, etc.* (1853); *les Eglises et les monastères de Paris*, pièces en prose et en vers des IX^e, XIII^e et XIV^e siècles (1856); *les Livres des miracles de Grégoire de Tours* (1857); *Histoire de France, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque* (1860, 2 vol. in-80), en collaboration avec M. Ed. Charton, etc.

BORDIER-MARCELT, lampiste, né à Genève, mort à Paris en 1835. Il fut l'élève et le successeur d'Argand, et tint à Paris un établissement très-florissant, qui avait ces mots pour enseigne : *Au Phare sidéral.* On a de lui deux ouvrages sur l'art de l'éclairage : *la Parabole soumise à l'art, ou Essai sur la catoptrique de l'éclairage* (1819, in-80); *Notice descriptive d'un fanal à double aspect, pour un phare à feu mobile* (1822, in-80).

BORDIÈRES s. f. pl. (bor-diè-re) — rad. *border*. Terres limitrophes. « Vieux mot.

BORDIGHERA, petit village fortifié, dans une situation ravissante, sur la route de la Corniche, qui va de Nice à Gênes. En passant devant les collines de Bordighera et de San-Remo, le voyageur est tout étonné de voir que les branches des palmiers, loin de s'épanouir en liberté, s'élèvent vers le ciel réunies en faisceau. La raison de ce singulier usage est que ces palmiers sont destinés à fournir des palmes aux églises de Rome, le jour des Rameaux. Voici l'origine de ce privilège. En 1586, Sixte V voulut faire placer devant la basilique de Saint-Pierre l'obélisque qu'on y admire encore, et qui était alors au milieu du cirque de Néron. Ce monolithe, qui est en sienite et mesure 72 pieds de hauteur, avait été transporté d'Héliopolis à Rome par Caligula. Seul

parmi tous ceux qui ornaient jadis la ville de Rome, il était resté debout, bravant les outrages du temps et les dévastations des Barbares. Situé à l'endroit qu'occupe aujourd'hui la sacristie de Saint-Pierre, il ne servait à rien; c'est pourquoi Sixte V voulut le faire ériger en face de l'église; mais la chose n'était pas facile. L'architecte Domenico Fontana fut chargé de cette entreprise. Il fallut d'abord abattre l'obélisque et le transporter sur la place, où l'on procéda à l'érection. Il n'y avait pas moins de huit cents ouvriers et cent quarante chevaux employés à ce travail. Le pape dit une messe solennelle à Saint-Pierre, bénit l'architecte, les ouvriers et la foule immense qui se pressait autour de lui, puis commanda le silence le plus absolu, sous peine de mort. On savait Sixte V homme à tenir sa parole; et plusieurs exemples de récente sévérité l'avaient fait redouter de ses sujets. L'opération allait bien, le monolithe était presque debout, et un léger effort suffisait pour lui faire trouver son équilibre, quand on s'aperçut que les cordes, trop tendues, étaient sur le point de se briser. Tout à coup un homme rompit le silence : « De l'eau aux cordes ! » s'écria-t-il, et ce conseil, aussitôt suivi, fut couronné d'un plein succès.

Non-seulement Sixte V fit grâce de la vie à l'homme qui avait ainsi enfreint ses ordres, mais il lui promit de lui accorder la grâce qu'il lui demanderait. Celui-ci, marin de Bordighera, réclama pour lui et sa famille le privilège exclusif de vendre des palmes dans les églises de Rome le jour des Rameaux. C'est depuis ce jour que Bordighera à l'insigne honneur de fournir de palmes la ville de Rome. Les branches, resserrées en faisceaux, ne laissent pas pénétrer la lumière du soleil, ce qui donne aux feuilles une couleur blanche, exigée, dit-on, par l'Eglise romaine, et regardée comme un symbole de la pureté que doivent conserver ceux qui les portent.

BORDIGUE s. f. (bor-di-gue — bas lat. *bordigula*, même sens, dimin. de *borda*, borde, cabane). Pêch. Enceinte formée avec des claies sur le bord de la mer, pour prendre du poisson, en l'engageant dans des défilés disposés de façon qu'il ne puisse revenir sur ses pas. « On dit aussi BOURDIGUE.

BORDING (Jacques), médecin hollandais, né à Anvers en 1511, mort à Copenhague en 1560. Après avoir fait ses études à Louvain, il devint régent à Lisieux, puis principal du collège de Carpentras. Il étudia ensuite la médecine à Montpellier et à Bologne, et, après avoir été reçu docteur, il exerça successivement son art à Anvers, à Rostock et à Copenhague. Dans cette dernière ville, il fut nommé médecin du roi de Danemark. On a de lui : *Philosophia, hygieina, pathologia, tres medicinae partes Rostochii et Hafniae publice enarrata* (1591, in-80), et un autre ouvrage sur l'art de conserver la santé, également en latin.

BORDING (André), poète danois, né à Ripe en 1619, mort en 1677. Après avoir composé dans sa jeunesse des vers danois et des vers latins, il prit le grade de *magister* ou maître es arts et devint lecteur de théologie à l'école de Ripe, sa ville natale. Ayant résigné cet emploi, il vint à Copenhague, où, de 1666 à 1677 il publia, par ordre de Christian IV, un journal mensuel, intitulé le *Mercur danois*, journal politique rédigé tout entier en vers. Bording fit imprimer une foule de poésies, la plupart de circonstance, qui sont pleines de verve et d'esprit, et d'un style élégant et facile. Toutefois, il manquait de profondeur, et se laissait aller souvent à une prolixité fatigante, ce qui ne l'empêcha pas d'être regardé par ses contemporains comme le premier poète du Danemark. Ses œuvres complètes, éditées en 1735, forment 2 vol. in-40.

BORDJ, nom que les Parsis donnent à une montagne merveilleuse et symbolique, qui joue, dans leur théogonie, à peu près le même rôle que l'Olympe chez les Grecs. On trouve aussi ce mot sous la forme de *al Bordj*, le *Bordj*, la hauteur par excellence. Ce qui ferait croire que primitivement le nom de *Bordj* s'est appliqué à une montagne en général, c'est qu'on retrouve en Perse plusieurs montagnes appelées *El-burz*. Schwenck, dans sa *Mythologie*, fait remarquer quelle place importante occupent les montagnes revêtues d'un certain prestige de sainteté dans l'histoire des religions antiques. C'est sur une montagne que Zoroastre reçut, comme Moïse, communication de la loi divine d'Ormuzd. Peu à peu, chez les Parsis, le *Bordj*, qui était le siège de la splendeur toute-puissante, s'identifia avec le ciel lui-même. Un auteur persan donne la description suivante du *Bordj* : « Cette montagne environne le monde et est située au milieu de la terre; le soleil repose sur sa cime, et toutes les autres montagnes sont considérées comme des rejetons du *Bordj*, auquel on prête une croissance comme à un arbre véritable; il mit, dit-on, deux cents années à atteindre le ciel des étoiles, deux cents autres à atteindre la sphère de la lune, quatre autres siècles à atteindre le ciel du soleil, et enfin l'empyrée ou feu primitif. Le *Bordj* a un esprit spécial, qui porte le nom de *Barzo*. »

La plupart des détails qui nous sont donnés sur le *Bordj* ressemblent singulièrement à ceux que les Arabes débitent sur leur montagne non moins merveilleuse de Caf (v. ce mot).

Il y a eu positivement emprunt entre les deux religions, et c'est évidemment celle des Parsis qui a été mise à contribution par celle des Arabes. Nous ne terminerons pas cet article sans faire remarquer l'analogie étrange qui existe entre le mot iranien *bordj*, et le terme germanique *berg*, montagne, et *burg*, château. Faut-il ne voir là qu'une coïncidence fortuite, ou doit-on admettre une dérivation étymologique? La question est douteuse.

BORDJ BOU-ARERIDJ, village d'Algérie, ch.-l. d'un bureau arabe et d'un cercle militaire, dans la province de Constantine, sur la route d'Annale à Sétif et la ligne télégraphique d'Alger à Constantine. Ce poste fut occupé en 1841, pour contenir les tribus de la Kabylie; l'établissement militaire fut bâti aux dépens d'un ancien campement romain, dont il occupe la place. Détruit par les Arabes durant l'insurrection de 1871.

BORDOGNI (Jules-Marc), chanteur et professeur de chant italien, né près de Bergame en 1788, mort à Paris en 1856. Il fit, dès l'âge le plus tendre, des progrès si rapides dans l'étude de la musique, sous la direction du maître de chapelle Simon Mayr, que, s'étant présenté au conservatoire de sa ville natale, il partagea avec Donzelli et David l'honneur d'être mis hors de concours, à cause de sa supériorité sur ses rivaux. Après avoir été attaché à la chapelle de Novare en qualité de premier ténor, il se fit applaudir à Turin, près d'Isabelle Colbrand, depuis Mme Rossini. Le rôle d'Argiro, dans le *Tancredi* de Rossini, par lequel il débuta au théâtre de Milan, en 1813, augmenta encore l'éclat de sa réputation et lui valut un engagement magnifique pour Barcelone, où il resta trois ans, sans préjudice des apparitions qu'il fit en 1814 et 1815 au théâtre *Carcano* de Milan. Bordogni se fit applaudir aussi à Naples et dans quelques autres villes d'Italie; puis il vint à Paris, et débuta à l'Opéra-Italien le 20 mars 1819, par le rôle du roi Edoardo, dans *I fuorisciti di Firenze* (les *Exilés de Florence*), opéra de Paër. On admira cette voix juste, flexible, sympathique, et cette exquise méthode, qui ne demandaient leurs moyens de séduction qu'à la perfection de la phrase musicale. Bordogni manquait peut-être un peu d'expression et de force; il n'étonnait jamais, mais il charmait toujours.

A l'époque où florissait Bordogni, il y avait encore un public connaisseur, ayant horreur des excentricités vocales, et ce public adopta vite Bordogni, qui, pendant quatorze ans, tint l'emploi de premier ténor au Théâtre-Italien. En 1820, il fut nommé professeur de chant au Conservatoire, position qu'il abandonna momentanément en 1823, pour prendre un peu de repos. Comme professeur, Bordogni s'est distingué par l'excellence de sa méthode. De sa classe sont sortis Mmes Falcon, Sontag, Rossi, Garcia, etc.; c'est lui qui a formé M. Gueynard. En 1833, il se retira de la scène pour se livrer exclusivement à l'enseignement; il reçut, en mai 1839, la croix de la Légion d'honneur. Il prit sa retraite en juin 1856, et mourut peu de temps après. On a de Marco Bordogni divers *Exercices* ou morceaux d'*Etudes*, entre autres trente-six *Vocalises* pour soprano et ténor, publiées à Paris, Leipzig et Berlin en 1825.

Voici la liste des principaux rôles chantés à Paris par Bordogni : Edoardo dans *I fuorisciti di Firenze*, de Paër; le duc dans *l'Innamorato fortunato* (l'*Heureux stratagème*), de Rossini; don Narcisco dans *Il Turco in Italia*, de Rossini; Rodrigo dans *Otello*, de Rossini; Gianetto de la *Gazza ladra* (la Fie voleuse), de Rossini; Leicester dans *Elisabetta*, de Rossini; Argiro dans *Tancredi*, de Rossini; Ramiro dans la *Cenerentola* (Cendrillon), de Rossini; Aaron dans *Mosé*, de Rossini; *Elisa e Claudio*, de Mercadante; Uberto dans la *Donna del lago*, de Rossini; Idreno dans la *Semiramide*, de Rossini; Anténore dans *Zelmira*, de Rossini; *Giulietta e Romeo*, de Vacca, etc. — Sa fille Louise Bordogni, morte en Italie vers 1855, avait épousé le bassoniste Willent. Après avoir obtenu de véritables succès comme cantatrice, à New-York en 1834, à Messine et à Naples en 1836 et 1837, Mlle Bordogni renonça à la scène, et professa le chant à Bruxelles jusqu'en 1848. Elle était l'élève de son père; c'est dire la perfection de son style; mais la voix de l'artiste, faible et presque sans timbre, devait tout à l'art, qui, de nos jours surtout, lutte difficilement contre des organes incultes, dont la sonorité fascine le gros du public.

BORDON s. m. (bor-don). Ancienne forme du mot BOURDON.

— Métall. Nom donné, dans les usines à fer, à l'extrémité de la partie forgée de la maquette, extrémité qui est toujours un peu plus grosse que la barre. On l'appelle aussi BOUT DE BARRE.

BORDONE (Pâris), peintre de l'école vénitienne, né à Trévise en 1500, mort à Venise en 1570. Ses parents, qui étaient nobles, lui firent donner une éducation distinguée. De bonne heure, il entra dans l'école du Titien, mais il la quitta bientôt pour étudier les œuvres de Giorgione, dont il goûta infiniment la manière. N'ayant pas encore vingt ans, il fut chargé de peindre à fresque, dans la salle du palais de justice, à Vicence, un pendant au Jugement de Salomon du Titien. Il choisit pour sujet l'*Enlèvement de Noé*, et peignit ce tableau avec